NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

59 Nº 7 1932

Esprit et Dévotion

François JANSEN (s.j.)

p. 609 - 622

https://www.nrt.be/en/articles/esprit-et-devotion-3434

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Esprit et Dévotion

C'est toujours un régal pour l'esprit qu'un livre de l'abbé Bremond (1); par la forme exquise d'abord, — à qui faut-il l'apprendre? — par la nouveauté, la variété, la richesse luxuriante du contenu ensuite. Il est un fait que les érudits, les chercheurs, les curieux et les bibliophiles ne sont pas moins prévenus aujourd'hui en faveur de Henri Bremond que les gens de lettres et les artistes les plus exclusivement tels. De ce succès on peut, à mon avis, assigner plusieurs raisons, qui toutes sont plausibles, sans l'être également.

Le style d'abord, cet inimitable style de l'abbé Bremond, un style qui cause, jase parfois, qui, au lecteur tranquillement assis dans son cabinet de travail solitaire, donne l'illusion d'une conversation vive et animée, d'où fuseraient, par intervalles, les traits d'esprit, comme les étincelles entre les pôles d'une magnéto, ce style « tel au papier qu'à la bouche », comme Montaigne l'eût aimé, et qu'il serait fou, tout bonnement, de vouloir imiter, parce que seul Bremond, en ayant les moyens, en possède le secret... « Bremondiser », certes, ne le peut pas qui veut!

Il y a ensuite sa méthode neuve et, dans la matière à laquelle il l'applique, presque inattendue. Elle aborde l'histoire de la piété par le côté littéraire; c'est, je crois, l'aborder par son côté le plus humain, le plus universel et, à coup sûr, le plus populaire. Une chose à première vue aussi rébarbative que l'ascèse, aussi excentrique par rapport aux soucis de la masse, ne peut que gagner à nous être présentée dans un jour familier, que nous aimons d'habitude, et qui dès lors ne nous cause ni surprise ni défiance.

Enfin, puisqu'il faut bien aborder la question : voyez-vous un grand mal à ce que la dévotion, qui certes est chose sérieuse, au

(1) *Histoire littéraire du Sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, par HENRI BREMOND, de l'Académie Francaise. IX. *La vie chrétienne sous l'Ancien Régime*. Paris, Bloud et Gay, 1932, (24 × 16 cm.), IV-396 p. Prix : 40 frs.

point qu'elle a pu passer pour le fait d'esprits chagrins et moroses, que la dévotion, dis-je, se rencontre parfois — oh! rien qu'un instant, la durée d'un sourire — avec l'esprit qui déride le front que tendait la studieuse attention? *Devotio et lepor osculati sunt!* Dans les ouvrages de l'abbé Bremond, la dévotion et l'esprit se donnent le baiser de paix ou, ce qui revient au même, de la réconciliation. Oui, « pourquoi vouloir que fassent *toujours* mauvais ménage la dévotion et l'esprit ?» Pourquoi, par exemple, lorsqu'il traite d'une dévotion pour âmes sublimes, telles que l'Adoration réparatrice, priveriez-vous M. l'abbé Bremond du plaisir de vous présenter le «*Manuel de l'Adoration réparatrice*»— il conserve ce trésor dans sa bibliothèque — qui appartint à Mademoiselle Luce, fille dévote demeurant « *sur le quait vis-à-vis la ponpe à Paris* » ? Vous ne saviez pas peut-être; mais la gravure-frontispice de ce manuel reproduit un si beau thème iconographique : devant l'ostensoir, sur le degré de l'autel, deux anges, *agenouillés autant qu'on peut l'être quand on a des ailes*, plus *éveillés* que *recueillis* l'un et l'autre;... le regard vigilant de l'abbé a cru remarquer que ceux du livret de Mademoiselle Luce sont « *moins agités, moins enfants de chœur*, si l'on peut dire — on peut, M. l'abbé, on peut, tranquillisez-vous, — que ceux de la Somme eucharistique du grave P. de Machault, S. I. » Eh! mais passez donc à cet historien du sentiment religieux qui, évidemment, devant son monceau de fiches, éprouve le besoin de se délasser un peu, fût-ce aux dépens de Mademoiselle Luce, la conjecture très psychologique, ma foi, que voici : ces anges « *Mademoiselle Luce les aura contemplés souvent avec amitié* » — pour sûr! — « *Celui des deux surtout qui ressemble à une première communiante* ». Oui, celui-là surtout!

Maintenant, de ces citations n'allez pas conclure que l'auteur de l'*Histoire littéraire du Sentiment religieux*, se permettant parfois une espièglerie littéraire, son ouvrage ne saurait être pris au sérieux! Quelle erreur ce serait! Quelle inconsciente ou malhonnête substitution d'un concept à un autre! Seriez-vous aussi de ceux qui pensent qu'un écrivain sérieux ne peut être **qu'une sorte de pédant ayant conclu un pacte avec l'ennui ?**

Distinguez donc entre la chose dite et le ton sur lequel elle l'est, et si vous objectez avec Buffon — pas mal, je l'avoue, — que le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet, ne perdez pas de vue que le livre est long et la patience du lecteur moderne courte, courte... Une malice ragaillardit l'attention expirante; une comparaison neuve et voilà cette moribonde qui rebondit :

notum si callida verbum
Reddiderit iunctura novum.

Voulez-vous des exemples ? Le canon de la messe sera-t-il dit à voix haute ou bien « *submissa voce* », en sorte qu'il ne soit entendu que du seul célébrant ? La question troubla jadis le monde des rubricaires et liturgistes. Tout bien pesé, il semble à M. B. que tout le bruit suscité par cette querelle n'était pas « *autre chose qu'un monôme d'étudiants* ». La drôlerie est dans l'anachronisme implicite. Voici M. B. qui s'avise de classer ses écrivains dévots. Naturellement, il a bien soin de ne pas omettre « *la famille inépuisable de ceux qui ne composent qu'à coups de ciseaux* ». Ceci pourrait être de la pure malice. Pourquoi, direz-vous, leur faire l'honneur de les mentionner ? Eh ! mais c'est sans doute parce qu'ici-bas « rien ne se perd tout à fait, *et pas même les sermons* ». Voilà qui est encourageant, certes. Parfois, le coup de lancette est donné discrètement et à la dérobée, comme lorsqu'il parle — oh ! rien qu'en passant — de « *la sainte passion d'élargir la voie étroite* » qui du temps de Louis XIII animait, paraît-il, certains zélateurs du culte de la Vierge.

Mais, s'il y a une cible que ce satiriste souriant vise plus volontiers et crible avec délices, ce sont les dévotes, les benêts, — les nigauds, comme il aime à dire — et les fanatiques de tout genre et de tout format. Comment garder son sérieux devant des réflexions telles que celle-ci : « Il — c'est de saint François de Sales qu'il s'agit — vise manifestement *les dévotes agitées que le P. Caussin rappelait à la raison* quelques années plus tôt. En 1644, c'est-à-dire au lendemain de la *Fréquente Communion*, elles *bourdonnaient* encore ! » Oh ! le pouvoir évocateur des mots ! La métaphore baroque m'a fait revoir en imagination un grand local maussade

aux murs blanchis à la chaux, où couraient sur trois rangs parallèles des bancs-pupitres à deux places, peints en noir. J'y passai maintes belles heures de ma studieuse adolescence à trahir Virgile et à prêter des sens inattendus aux sentences lapidaires de Tacite. Parfois, dans le silence lourd des chaudes après-midi d'été, un bruit s'élevait, discret, à peine perceptible, malaisé surtout à localiser, on eût dit le ronron vagabond d'une grosse mouche ou de quelque abeille maraudeuse... Les têtes, alors, discrètement, se levaient au-dessus de la « copie » à moitié achevée, ou de la page latine étudiée, pour regarder dans la direction de celui que notre ingrate et légère jeunesse appelait : le pion. Ah! il n'y a pas que les dévotes qui bourdonnent, allez! Quant au « pion », il m'a semblé que le plus souvent il n'avait ni la bonhomie un peu latitudinaire, ni le scepticisme résigné qui permet à un Bremond d'écrire : « *S'il nous faut condamner au feu tous les lourdauds de bonne volonté, où trouverons-nous un enfer assez vaste pour les avaler?* »

Mais, sans nous attarder à discuter la question de la bonne volonté des êtres qui « bourdonnent », dévotes ou potaches, revenons à la méthode de M. Bremond. Il en définit très nettement le caractère spécial et, mieux que personne, en prévoit les éventuelles insuffisances. Les statistiques ne sont pas le fait, et moins encore, — qu'il me pardonne de l'ajouter — le fort de cet explorateur des stratosphères religieuses. A travers les documents, il s'efforce de reconstituer ou, pour me servir de ses propres termes, « *de recréer une atmosphère spirituelle* ». « Chacun sa besogne, nous déclare-t-il avec fermeté, *la mienne se borne au choix et à la manipulation critique des indices proprement littéraires, c'est-à-dire des textes religieux.* » On peut dire que cette méthode, dans les limites précises où elle prétend ainsi se cantonner délibérément, s'est montrée plus que satisfaisante, heureuse, ne comptant plus les succès. Quand le fin lettré qui, après l'avoir créée, en fait l'emploi que l'on sait, a achevé de parcourir quelque ouvrage de piété : traité doctrinal ou opuscule dévot, Année, Conduite, Pratique, Lettres chrétiennes, trésor de prières, manuel de congréganiste, simple Paroissien même, qu'il s'agisse

enfin de la « *Solitude de Philagie* » ou de la « *Fréquente* » du grand Arnauld, soyez sûr qu'il y a découvert le morceau de choix, déniché le passage curieux; il a épinglé en passant la réflexion naïve, annoté la métaphore incohérente ou saugrenue, bref, il a écrémé toute la substance spirituelle et littéraire du volume.

Dans le champ de Booz, Ruth la Moabite trouvait du moins à glaner quelques épis « entre les gerbes, derrière les moisonneurs »; sur les pas du moissonneur Bremond, entre ses gerbes à lui, ce que vous trouverez encore à récolter, à grapiller, ah! je crains fort que cela ne vous fasse pas une javelle! Défiez-vous même un peu de la dextérité du moissonneur. Sur la foi d'un seul extrait, pour attrayant, onctueux, éblouissant qu'il vous paraisse, ne vous imaginez pas que ce soit partout « *aussi* beau, *aussi* intéressant que cela ». Vous seriez dupe, comme tel grave théologien que j'ai connu qui s'y laissa prendre. Dans un ouvrage, en réalité illisible tout d'une suite, le sourcier littéraire qui s'appelle Bremond a su repérer tout juste l'*unique* endroit où passait une veine de métal précieux. Eh! non, pas toujours récréatifs les livres qu'annote et dissèque la patience curieuse de ce fureteur et amateur de « *pia hilaria* »; pas dorée toute cette poussière que son art prestigieux excelle à animer et à ordonner! Mais le souffle créateur d'un véritable artiste passe sur toute cette cendre, j'allais dire sur tous ces champs d'ossements arides, il rapproche tous ces débris et les voici qui se transforment en un de ces grands in-octavo, dans le beau caractère Bloud, qui font la joie non seulement de Théotime et de Théonée — pour Philotée cela va sans dire — mais encore de tout le haut mandarinat lettré et peut-être de ses collègues de l'Académie.

Le présent volume, qui est le IXe d'une série dont le caractère monumental n'est plus niable, l'emporte même, à mon avis, sur les précédents par un certain caractère pratique, réaliste et pragmatique. C'est la « *Vie chrétienne* » *sous l'ancien régime* que l'auteur nous y remet sous les yeux; je dis : nous y remet, car nous avions besoin hélas! qu'on nous la rappelât, l'ayant quelqu peu oubliée dans notre siècle de communications rapides, de déplacements fréquents et faciles, d'automobiles-trombes,

d'express-bolides et d'avions-flèches! Nous avions besoin d'être rappelés du « *pays de mensonge* », qui est celui du diable et de l'imagination, « *cette porte toujours ouverte à ses illusions* ».

Réapprenons donc de François de Saint-Pé, Bérullien, auteur d'un *Dialogue sur le Baptême ou la Vie de Jésus communiquée aux chrétiens dans ce Sacrement*, à « *animer notre baptême* », à redire, pour tout de bon cette fois, notre « *Consentio tibi, Christe* », bref à pratiquer ce que l'abbé B. appelle fort bien « *la dévotion au baptême* ». Car c'est chose de conséquence que d'avoir été régénéré, d'avoir reçu le *pneuma*, ou l'Esprit participé, ou encore la grâce sanctifiante! Cela astreint à une sorte de mort mystique; cela oblige à « *exprimer dans sa vie la mort et la sépulture de Jésus-Christ* ». Et, à ce propos, laissez-moi vous demander si vous portez le petit scapulaire, dit « *habit du baptême* »? On le porte sur soi jour et nuit, car il représente Jésus-Christ, dont un chrétien doit sans cesse être revêtu; et sachez que cet habit est de lin et non de laine et que la différence importe beaucoup : il est de lin, comme le surplis immaculé des clercs, « *à cause que le lin est produit par la terre, par la vertu du soleil, d'une manière pure, innocente et vierge* », tandis que la laine « *est la dépouille des bêtes et le vêtement des pécheurs qui leur sont devenus semblables par leurs inclinations brutales* ». Voyons, par quelles pratiques sanctifiez-vous le jour anniversaire de votre baptême? Combien de fois en renouvelez-vous les promesses? — Au fait, faut-il dire « *vœux* » ou seulement, « *promesses* » du Baptême? Grave controverse. — Tous les mois? Tous les mercredis? ainsi que vous le conseillent ces graves chrétiens d'un régime hélas! aboli.

Pourquoi n'auriez-vous pas, ainsi que les néophytes de jadis, votre « *Pascha Annotinum* »? Pâques et la Pentecôte étaient autrefois les jours destinés au baptême solennel. Aussi toutes leurs octaves sont-elles consacrées aux nouveaux baptisés. *Isti sunt agni novelli... modo venerunt ad fontes.* Oui, vraiment, pourquoi n'auriez-vous pas votre « *Pâque annotine* »? Et là-dessus le bon abbé, tout ému à la pensée du petit « chrémeau » baptismal dont on couvrit son front au jour de son baptême, de s'écrier : ***Ah! cette « Pâque annotine » au nom savoureux! Eruditions char-***

mantes, romantiques même en quelque manière, que l'on proposait à la ferveur de simples fidèles »! Ne sentez-vous pas palpiter un regret dans cette exclamation admirative? Le Christianisme a beau n'être pas mort avec la « *dévotion au baptême* », il semble à Bremond « que de toutes nos dévotions françaises — il m'excusera de substituer : chrétiennes — c'est peut-être celle dont nous devons le plus déplorer la ruine et souhaiter la résurrection ».

Et pour contribuer à la dernière, le bibliophile qu'il est vous dédie un « *Excursus* » sur « *Les Litanies et l'Office du Baptême* ». Oh! ces « Excursus »! Ne commettez donc jamais la bévue de ne pas les lire, sous prétexte qu'ils sont affaire de scoliastes, de bibliomanes et de collectionneurs de pièces rares. Ces appendices « mesure pressée, bien remuée et débordante » sont tout bonnement de l'or en barre. Je signale à votre attention celui qui concerne le « *Spasimo* » de la Mère Douloureuse. Le dernier de ces « *Excursus* », qui vous est offert comme un spécimen d'un art qu'il vous faudra bien exercer un jour, « *l'art de mourir* », est vraiment une perle de grand prix : *pretiosa margarita*. Si vous ne saviez pas à quels sommets de foi la ferveur religieuse de notre XVIIe siècle national, celui de *notre* archiduchesse Isabelle pouvait élever une âme simple de chez nous, lisez le récit du trépas de « *Catherine, fille morte de la peste à Nivelle* » en Brabant. Histoire prodigieuse, fait là-dessus l'auteur. *Tout devait la rendre macabre et elle ne l'est pas!* Eh! non, elle ne l'est pas; la mort y a dépouillé ses couleurs funèbres pour se parer des blancheurs ivoirines des lis. *Ut lilium convallium!*

Je le répète, un champ de pépites d'or que ces « Excursus ». Je leur dois de savoir ce qu'était « *la Belle Messe* » et ce qu'est « *La Messe de Chasseur* », ce que sont les « *Messes sèches* », des bons Pères Chartreux et même ce qu'on payait comme « *stipendium* » de messe, vers la fin du XVIIe siècle : de 15 à 16 sols. Trait curieux des mœurs sacerdotales de ce temps-là — le contexte qui l'encadre ne nous permet pas, hélas! de croire que ces mœurs fussent alors très rares — : il y avait, révérence parler, des pauvres « *Praesta Quaesumus* » qui attendaient, dans le voisinage des chapelles, « que quelques bons dévots ou dévotes

leur apportassent une pièce de quinze sols pour leur messe. Quand la clientèle dévote ne venait pas, ils ne la disaient pas, la Messe! Vous ne devinerez jamais le marché que le saint M. de Bernières imagina de passer avec des célébrants de cette espèce. Les jugeant peu dignes de célébrer dans cette disposition, « il leur distribuait gratuitement à chacun au delà de ce qu'ils pouvaient espérer de leur rétribution, *en leur faisant promettre qu'ils ne diraient pas la Messe ce jour-là* ». Singulière façon de témoigner son respect à l'Amour qui s'immole et d'aider à réaliser l'*Ab ortu solis usque ad occasum*. La dévotion de ce bon M. de Bernières, c'est le petit bloc d'ambre fin qui a séjourné quelque temps dans le voisinage d'un gros grain de musc janséniste!

Un des caractères distinctifs des livres de M. B., c'est qu'ils plaisent et intéressent dès le début. L'auteur a une façon vive d'agripper l'attention du lecteur. Une fois pris dans le courant de la pensée, il faut suivre, bon gré, mal gré, s'abandonner au fil de l'eau, je veux dire aux sinuosités de la conversation; on subit le charme du causeur. Que celui-ci ausculte ou raconte une âme, qu'il affronte deux thèses théologiques ou expose une simple pratique de dévotion, toujours il est servi par un admirable don de psychologue religieux, — c'est selon nous la dominante de ce talent, — et aussi, ce qui a été moins remarqué, par une sorte de flair littéraire merveilleux qui, dans une matière donnée, lui fait adopter le point de vue, reconnaître le document, discerner le détail qui fixeront l'attention et créeront la curiosité sympathisante. Nul ne niera que B. soit aujourd'hui un des maîtres consommés dans l'art de plaire. Et plaire dans le genre didactique, plaire en traitant d'ascèse, en exhumant des vieux fonds de bibliothèques des traités de piété, dédaignés encore plus qu'oubliés... Ah! que de maîtres, que de conférenciers ne parlent, dirait-on, que pour maintenir leurs auditoires, une heure durant, sous une étouffante cloche à plongeur d'ennui! Le livre ennuyeux, on peut le fermer; on ne peut toujours fuir un parleur fastidieux. Prenez hardiment en mains ce IXe tome de l'*Histoire du Sentiment religieux en France*, je suis bien sûr que vous ne le dépo-

serez pas avant d'avoir atteint l'appendice final : *Camus et la fréquente communion*.

Vous dévorerez même les notes, vous n'en passerez pas une, une fois que vous vous serez rendu compte que c'est dans ce fouillis d'italiques, de dates, de noms propres, de renvois et d'abréviations que l'auteur recèle souvent le détail le plus humoristique et aussi ses pointes les plus malicieuses. La note de la page 361 vous expliquera par exemple pourquoi le moyen âge appela sainte Barbe « *la mère de la confession* »; la bonne sainte passait en effet pour assurer à ses dévots la réception certaine de ce sacrement « *in extremis* ». Il y avait des laïques qui au « *Confiteor* » préparatoire à la confession sacramentelle ajoutaient les mots : *Et Dominae Sanctae Barbarae Matri Confessionis*. J'apprends tout cela de M. Bremond qui est allé prendre ce détail... vous ne devinerez jamais où ? dans le « *Bonum universale de Apibus* de *Thomas Cantipratensis* ». Seulement, au cours de son voyage d'exploration, le malicieux écrivain a mis également la main sur un petit office latin de la protectrice des moribonds; il ne résiste pas à l'envie de le citer et de le commenter quelque peu : *Tu decus Nicomedae Civitatis... Ad te currunt morientes... In te sperant agonizantes*. Après la deuxième invocation, il glisse — entre parenthèses — cette réflexion de pince-sans-rire : *Image un peu forte*. De ces notes, on en rencontrera sans peine qui sont ou paraîtront moins innocentes, celles par exemple qui émouchent vivement tel grave auteur d'un gros ouvrage liturgique.

Instructif, divertissant même — rien cependant des « *Divertissements devant l'Arche* », — l'ouvrage de M. Bremond est de plus profondément édifiant. Il nous met sans cesse en présence d'âmes qui prennent leur christianisme au sérieux. Baptême, assistance à la messe, mariage, extrême-onction, toutes ces actions ou cérémonies religieuses, qui par une séculaire routine continuent à jalonner des vies devenues étrangères à la pratique religieuse, étaient bien autre chose pour ces âmes que de pures formalités, simples prescriptions extérieures de rituel ou démarches dictées par les bienséances sociales religieuses. Quelle préparation exacte,

minutieuse, anxieuse presque à la mort! « *Comment serai-je avec Dieu* »? Voilà l'incertitude qui trouble profondément Madame de Sévigné. Ce n'est pas, explique M. Castets, « la vulgaire frayeur du trépas mais la nécessité de paraître devant le juge redoutable dont les arrêts sont sans recours ». Et cette angoisse, si authentiquement chrétienne, Bremond nous assure que tout le XVIIe siècle la partage avec elle. Cette peur les rend finalement capables de dévisager intrépidement celle qui, d'après La Rochefoucauld, comme le soleil « ne se peut regarder fixement »; elle les amène à s'y préparer de loin — que de beaux exercices de dévotion « *pour se disposer à bien mourir* » — à s'administrer fréquemment « *l'extrême-onction spirituelle* », avant d'en être réduits à recevoir la corporelle. Oh! les belles morts qu'ils faisaient : *Et laudatis antiquorum mortibus pares exitus!*

Et la vie n'est pas moins réglée que la mort par les maximes chrétiennes. Quel respect par exemple pour ce que le bon évêque de Genève appelle « *l'honnêteté du lit conjugal* »! Lisez donc l'admirable chap. IV intitulé « *La mystique du mariage* ». Ces chrétiens par leur vie ont écrit un commentaire anticipé de l'Encyclique « *Casti Connubii* ». « Aux fêtes de l'amour chrétien », l'esprit de pénitence, le plus souvent, est des premiers invités! Que nous sommes loin ici des plates plaisanteries des « *Quinze joies de mariage* »! Le christianisme, certes, ne supprime pas les « misères » inévitables de cet état : *habebunt tribulationem huiusmodi*, mais il les baptise « *croix* » ce qui, observe finement Bremond, fait toute la différence. Dans cet état, six sortes de croix, car vraiment, ils les ont comptées; la plus auguste ce sont les douleurs de l'enfantement. Mais, au-devant de cette croix, l'épouse enceinte va avec des prières dont la seule expression est émouvante : « O Éternel, fait dire le pasteur Merlin à la mère qui porte son enfant, ô Éternel, tes yeux sont ouverts au temps que les chamois des rochers font leurs petits; tu observes quand les biches faonnent, tu comptes les mois de leur portée et sais le temps qu'elles font leurs petits... A plus forte raison, ô mon Dieu, tu auras pitié et souvenance de moi, qui suis ta chambrière et ta fille, à qui tu as donné une âme raisonnable et qui m'as donnée à ton Christ, et

en lui la vie éternelle ». Psaume rude et tendre, commente l'auteur, où se marient les térébinthes bibliques aux genévriers épineux des garrigues (1) languedociennes!

Plus émouvante encore, parce que plus humaine et plus humble, la prière de la pauvre femme qui demande « que soient épargnées au corps de son enfant qui va naître *les marques symboliques des fautes maternelles* » : « Ne marque pas *ses* yeux pour l'aveuglement de *mon* âme; ne *lui* bouche pas les oreilles, à cause de *ma* surdité à tes inspirations; ne *lui* lie pas la langue pour ce que *je* suis muette à magnifier ton nom, ne *le* rends point enfin boiteux ou estropiat pour marquer *mon* impuissance et paralysie à cheminer en tes voies... Mais plutôt, ô bon Dieu, rends-le parfait de corps et d'âme et en fais un vif instrument de la gloire de ta grandeur ». Pas trace dans ces prières des appréhensions couardes de la maternité : « *Que si votre volonté est*, consent la chrétienne de Godeau, une catholique celle-là, *que je meure en mon accouchement, je l'adore, je la bénis et je m'y conforme. Seulement, je vous demande la vie pour mon fruit, afin qu'il reçoive le Sacrement, sans lequel il ne peut voir votre face* ».

Que si cependant la croix, visiteuse attendue aux foyers chrétiens, se faisait plus rude encore, si elle venait séparer non plus les corps mais les cœurs, éteindre les derniers restes d'une flamme sanctifiée, eh bien! la chrétienne ne sera pas désarmée, et moins encore sera-t-elle vaincue! « *Par un chemin qui semble comique à nos mauvais yeux*, dit excellemment Bremond, elle peut désormais s'élever jusqu'aux plus hautes cimes du pur amour. Non, elle n'est pas risible, elle n'est pas risible du tout la prière que quelque prêtre pitoyable a remise à la femme à laquelle son mari « *fait des scènes* ». Je me demande toutefois, si cette épouse éprouvée, en récitant « *la prière de la mal mariée* », cette prière « qu'elle devra réciter chaque jour, *et deux fois les jours de scène* », ne ressemblera pas un peu à l'Andromaque d'Homère, laquelle « souriait à travers ses larmes ». A lui supposer de l'esprit, ne s'amusera-t-elle pas un peu de son chagrin même, tout en disant

(1) *Garrigue* ou *garigue*, lande, terre inculte dans le Midi.

dévotement : « *Je suis mal entrée dans un état qui de lui-même est saint et vous m'en avez punie par la contradiction que je souffre... et puisque mon peu de sagesse m'a rendu la grâce du sacrement si inutile,...* (mais non !) interrompt soudain le théologien paternel qu'est Bremond.

Et avec lui nous interromprons de notre côté le cours des réflexions modestes que nous suggéra la lecture de ces pages, qui donnent un si puissant relief à la sévère beauté des mœurs chrétiennes. Au reste, je l'avoue, la méthode des « *Excerpta* » ne peut que déflorer un ouvrage qu'il faut se donner la joie de parcourir, en s'abandonnant sans remords au plaisir esthétique qu'il procure: libre joie d'errer çà et là dans la vaste forêt, la « sylve » où croissent, dans le pêle-mêle luxuriant de la vie, les essences précieuses et les fleurs aux parfums balsamiques :

odorato... sudantia ligno
Balsamaque et baccas semper frondentis acanthi.

Une seule question encore; l'auteur la pose lui-même à deux reprises au moins et, au besoin, le livre la poserait pour lui : Ces chrétiens d'ancien régime *vivaient-ils* ces vérités de foi dont ils semblent avoir eu une connaissance si nette ou, mieux, une intelligence si vive ? « Se les assimilaient-ils sérieusement, se réglaient-ils sur elles, en un mot les vivaient-ils » ?

L'auteur laisse entendre que, pour répondre à une question aussi précise, il lui faudrait des statistiques qui lui manquent. Mais en somme il opte pour l'affirmative : « Oui, répondrai-je, puisqu'ils tâchaient de les vivre, ce qui revient d'ailleurs exactement au même. Dans cet ordre d'idées, vouloir c'est faire ». Oui, c'est ici ou jamais le lieu de réaffirmer le : *In magnis etiam voluisse sat est* ! Et il y revient à propos de la mort, bien désirable au chrétien : *votum christianorum* : Comprendre, admirer ce n'est rien; qui n'admirerait un tel sublime ? *Le vivaient-ils ?* Oui, je crois. Oh ! pas tous, je le répète, mais beaucoup d'entre eux. Dans ces livres qui les consolaient et les comblaient, ils se retrouvaient eux-mêmes — Seigneur, vous avez dit mon âme ! — Au moins, **leur moi des grands jours, leur moi de grâce, leur vrai moi, celui**

qu'ils tâchaient, comme ils pouvaient, d'immobiliser ». Il saute aux yeux, selon moi, qu'ils s'y retrouvaient; sans cela, tous ces livres, par eux-mêmes si peu divertissants, si peu appétissants même pour le collectionneur d'aujourd'hui, petits in-douze ou in-seize, reliés en basane, dont les feuillets fripés sont mouchetés de larges taches rousses, les eussent-ils seulement ouverts, les eussent-ils lus surtout, relus et médités ? Pour ma part je ne doute pas que leur christianisme n'ait été, sinon plus foncier, plus sincère, du moins plus austère, plus viril que le nôtre.

Ce qui se retrouve encore dans toute cette littérature, — Bremond ne le dit pas expressément, mais tout ce qu'il dit le suggère et fait voir assez que cette influence, de toutes la première, ne lui a pas échappé — c'est l'admirable *vertu éducatrice* de l'Église catholique. Tout chrétien réfléchi achèvera la lecture de ce volume, un des plus beaux que Bremond ait écrits, par un acte de foi à la « Sainte » Église : *Credo in sanctam Ecclesiam.* Ce qui voudra dire : Je crois à l'Église « *sanctifiante* » comme est « sanctifiant » l'Esprit Divin qui est son âme ! Elle éduque, elle façonne, je serais tenté d'écrire, elle pétrit les âmes, d'après un modèle surhumain : le Verbe fait chair. Elle élève les âmes par sa doctrine, elle les entraîne par ses exemples, elle les exerce par la pratique de ses sacrements. On n'a pas assez remarqué que dans ces sacrements, reçus comme il convient, il y a à l'œuvre je ne sais quelle céleste pédagogie ! En préciser l'action, en étudier l'influence sur les âmes, surtout celle des sacrements réitérables, ferait d'après moi le sujet d'un beau livre. De ces sacrements, Bremond en considère surtout quatre : baptême, Eucharistie, mariage, extrême-onction, mais il les prend bien par leur côté éducatif; il étudie les dévotions qu'ils font naître, les pratiques qu'ils suggèrent, les dispositions, les sentiments, les attitudes de volonté qu'ils imposent au fidèle. C'est en définitive toute la vie humaine, toute la pratique humaine que leur action embrasse et pénètre. Du berceau à la tombe, nos sacrements corrigent, redressent, justifient ou relèvent, habilitent ou consolent. Et quelle cure divinement méthodique de toutes les plaies, de toutes les incapacités du vieil Adam ! L'homme qui s'y soumet avec l'intelligence

de la foi dépasse la simple morale et est introduit au Royaume de Sainteté.

C'est une pensée familière à nos ascètes et à nos saints que la guérison des plaies de l'Adam terrestre est à chercher dans celles de l'Adam nouveau et céleste. A coup sûr, mais cette guérison nous vient par les sacrements qui sont sortis de son côté ouvert sur la Croix. Tous les remèdes de nos âmes, conclut un mystique, se trouvent donc dans les plaies du Sauveur. Et, avec une sorte d'allégresse, il détaille l'idée dans le septénaire auguste de nos sacrements : Vous êtes faible de naissance à cause du péché originel : voici le baptême. Vous vous sentez débile et insuffisamment armé contre les adversaires de votre salut, voici la confirmation. En cas de rechute par le péché actuel, vous avez comme ressource la pénitence. Si vous êtes tourmenté de la fringale des biens terrestres, voici une nourriture céleste : l'Eucharistie. Vous suivez des sentiers glissants et frôlez l'écueil d'incontinence, voici le remède sanctifié : le mariage. Si vous vous jugez insuffisant pour diriger et fortifier le prochain, le sacrement de l'ordre vous donnera ce qui vous manque; et comme le voyage est long et la route fatigante, périlleuse même, au bout, un cordial vous attend qui va restaurer vos forces : l'extrême-onction. Aussi la pratique des sacrements est-elle le vrai thermomètre de la ferveur religieuse d'un pays catholique; celle-ci s'élève ou baisse selon l'intensité et la fréquence de celle-là. A en juger par les belles pages de l'Abbé Bremond, « La vie chrétienne en France, sous l'ancien régime » est digne de toute notre admiration.

FRANÇOIS JANSEN, S. I.